Paysages et pouvoirs de la poésie

Arthur Rimbaud

« Le Dormeur du Val », Poésies, 1870

Ce sonnet de Rimbaud (1854-1891) s'inscrit pour une part dans une série de poèmes célébrant la nature, comme « Ma Bohême » ou « Sensation ». Mais il est aussi inspiré par le contexte de la guerre franco-prussienne de 1870, et la nature y joue dès lors un rôle particulier.

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons
D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu[1],
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls[2], il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement, il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur la poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

[1] Plante herbacée.

[2] Plante herbacée à feuilles longues et pointues, à fleurs possédant des coloris variés, le glaïeul est lié symboliquement à l'invitation amoureuse (pour ses fleurs) mais aussi à la mort et aux rites funéraires (pour ses feuilles).

Blaise Cendrars

La prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France (extrait), 1913

La poésie de Blaise Cendrars (Frédéric Louis Sauser, 1887-1961) dessine l'image d'un poète voyageur, baroudeur : « Moi, le mauvais poète, qui ne voulais aller nulle part, / je pouvais aller partout », écrit-il dans La prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France*. Ce poème évoque sa traversée de la Russie, en train, au moment de la guerre russo-japonaise, en 1905. Il est accompagné d'une jeune Parisienne, Jeanne.*

« Blaise, dis, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

Nous sommes loin, Jeanne, tu roules depuis sept jours
Tu es loin de Montmartre[1], de la Butte[1] qui t'a nourrie du Sacré
[Cœur[1] contre lequel tu t'es blottie
Paris a disparu et son énorme flambée
Il n'y a plus que les cendres continues
La pluie qui tombe
La tourbe qui se gonfle
La Sibérie qui tourne
Les lourdes nappes de neige qui remontent
Et le grelot de la folie qui grelotte comme un dernier désir dans
[l'air bleui

Le train palpite au cœur des horizons plombés
Et ton chagrin ricane…

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

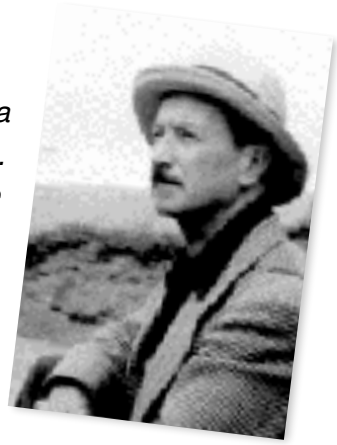
Les inquiétudes
Oublie les inquiétudes
Toutes les gares lézardées obliques sur la route
Les fils télégraphiques auxquels elles pendent
Les poteaux grimaçants qui gesticulent et les étranglent
Le monde s'étire s'allonge et se retire comme un accordéon qu'une
[main sadique tourmente
Dans les déchirures du ciel, les locomotives en furie
s'enfuient
Et dans les trous,
Les roues vertigineuses les bouches les voix
Et les chiens de malheur qui aboient à nos trousses,
Les démons sont déchaînés
Ferrailles
Tout est un faux accord

Le *broun-roun-roun* des roues
Chocs
Rebondissements
Nous sommes un orage sous le crâne d'un sourd.

« Dis, Blaise, sommes-nous bien loin de Montmartre ? »

Saint-John Perse

« Pour fêter une enfance - II », in Éloges, 1911



Saint-John Perse, de son vrai nom Alexis Léger, est né en Guadeloupe, où il a passé son enfance jusqu'en 1899, date à laquelle sa famille gagne Pau. L'œuvre de ce diplomate à la ville consacre l'unité du monde, dans une poésie qui semble prononcée d'un seul souffle, notamment grâce à l'emploi du verset. Il reçoit le prix Nobel de littérature en 1960.

Et les servantes de ma mère, grandes filles luisantes... Et nos paupières fabuleuses... Ô
clartés ! ô faveurs !
Appelant toute chose, je récitai qu'elle était grande, appelant toute bête, qu'elle était belle et bonne.
Ô mes plus grandes
fleurs voraces, parmi la feuille rouge, à dévorer tous mes plus beaux
insectes verts ! Les bouquets au jardin sentaient le cimetière de famille. Et une très petite sœur était morte : j'avais eu, qui sent bon, son cercueil d'acajou entre les glaces de trois chambres. Et il ne fallait pas tuer l'oiseau-mouche d'un caillou... Mais la terre se courbait dans nos jeux comme fait la servante,
celle qui a droit à une chaise si l'on se tient dans la maison.

... Végétales ferveurs, ô clartés ô faveurs !...
Et puis ces mouches, cette sorte de mouches, vers le dernier étage du jardin, qui étaient comme si la lumière eût chanté !

... Je me souviens du sel, je me souviens du sel que la nourrice jaune dut essuyer à l'angle de mes yeux.
Le sorcier noir sentenciait à l'office : « Le monde est comme une pirogue, qui, tournant et tournant, ne sait plus si le vent voulait rire ou pleurer... »
Et aussitôt mes yeux tâchaient à peindre
un monde balancé entre des eaux brillantes, connaissaient le mât lisse des fûts, la hune sous les feuilles, et les guis et les vergues, les haubans de liane,
où trop longues, les fleurs
s'achevaient en des cris de perruches.

« Pour fêter une enfance »[1], II,
poème en six chants écrit en 1907,
publié dans la *Nouvelle Revue française* en 1910
et dans le recueil *Éloges* en 1911.

[1] En exergue du poème « Pour fêter une enfance » figure cette expression : « King Light's Settlements », Les colonies du Roi Lumière ou Les colonies du Roi Léger.

René Char

Extraits de Feuillets d'Hypnos, 1948

Durant la période qui l'a vu combattre dans la Résistance, en 1941-1944, René Char a rédigé les Feuillets d'Hypnos*, des fragments sous formes de notes, entre poésie et brefs récits de guerre. En voici deux exemples. Le fragment 237 clôt les* Feuillets d'Hypnos. *Cet ensemble de textes sera publié dans* Fureur et mystère *en 1948.*

141

La contre-terreur, c'est ce vallon que peu à peu le brouillard comble, c'est le fugace bruissement des feuilles comme un essaim de fusées engourdies, c'est cette pesanteur bien répartie, c'est cette circulation ouatée d'animaux et d'insectes tirant mille traits sur l'écorce tendre de la nuit, c'est cette graine de luzerne sur la fossette d'un visage caressé, c'est cet incendie de la lune qui ne sera jamais un incendie, c'est un lendemain minuscule dont les intentions nous sont inconnues, c'est un buste aux couleurs vives qui s'est plié en souriant, c'est l'ombre, à quelques pas, d'un compagnon accroupi qui pense que le cuir de sa ceinture va céder... Qu'importent alors l'heure et le lieu où le diable nous a fixé rendez-vous !

237

Dans nos ténèbres, il n'y a pas une place pour la Beauté. Toute la place est pour la Beauté.

Job et sa femme*, de Georges de La Tour (peint vers 1640-1645). Ce tableau met en scène un épisode de la Bible : la patriarche Job, à la foi inébranlable, est raillé par sa femme.*

René Char avait cette peinture avec lui pendant la guerre. Il la connaissait alors sous le titre Le Prisonnier*, et en avait une toute autre lecture : cette toile lui apportait espoir et réconfort. Voici ce qu'il écrivait à son propos, toujours dans ses* Feuillets d'Hypnos.

178

La reproduction en couleur du *Prisonnier* de Georges de La Tour que j'ai piquée sur le mur de chaux de la pièce où je travaille semble, avec le temps, réfléchir son sens dans notre condition. Elle serre le cœur mais aussi désaltère ! Depuis deux ans, pas un réfractaire qui n'ait, passant la porte, brûlé ses yeux aux preuves de cette chandelle. La femme explique, l'emmuré écoute. Les mots qui tombent de cette terrestre silhouette d'ange rouge sont des mots essentiels, des mots qui portent immédiatement secours. Au fond du cachot, les minutes de suif de la clarté tirent et diluent les traits de l'homme assis. Sa maigreur d'ortie sèche, je ne vois pas un souvenir pour la faire frissonner. L'écuelle est une ruine. Mais la robe gonflée emplit soudain tout le cachot. Le Verbe de la femme donne naissance à l'inespéré mieux que n'importe quelle aurore.

Reconnaissance à Georges de La Tour qui maîtrisa les ténébres hitlériennes avec un dialogue d'êtres humains.